

Polar et littérature de genre

Marie-Ève Sévigny, Stéphane Picher, Normand Cazalais and Ariane Gélinas

Number 167, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sévigny, M.-È., Picher, S., Cazalais, N. & Gélinas, A. (2017). Review of [Polar et littérature de genre]. *Lettres québécoises*, (167), 36–41.

Aimer et mourir au pays qui te ressemble

Marie-Ève Sévigny

Le neuvième roman de François Lévesque mêle l'étrange à l'horreur dans une funeste invitation au voyage intérieur, où la splendeur de la nature vient étreindre la férocité de l'être.

Point focal des dérèglements du monde, le lac Misiginebig, alias « Grand Serpent », susciterait la terreur depuis le temps des légendes. Dans l'histoire récente, un trappeur aurait été capturé sous ses glaces, une colonne d'eau jaillie de nulle part aurait abattu un avion en plein vol. Sans parler de la secte qui s'y serait jadis établie, des neuf pendus, du gourou assassiné à la hache... C'était il y a dix-sept ans, et à la veille de ce sinistre anniversaire, une mère et sa fille adolescente doivent retourner sur cette terre maudite pour en liquider l'héritage – aux deux sens du terme.

L'étrange prend le pas sur le fantastique, rappelant Poe ou Maupassant.

Contrairement aux apparences, François Lévesque nous épargne un énième roman sur une secte, dont les clichés se plaisent à empoussiérer la littérature. Au contraire, il se joue des codes de l'horreur, les mettant habilement au service du pathos adolescent, dont il nous déballe patiemment le détraquement, pour notre plus grande fascination. Enfant solitaire et mal dans sa peau, nourrie des voix incantatoires d'Alfred Tennyson et d'Anne Hébert (bel hommage ici), ainsi que d'un passé familial qu'elle entretient avec une fascination morbide, la jeune narratrice s'épanche dans son journal. « Fruit empoisonné » du viol et des délires religieux, elle se reconnaît comme « l'enfant du lac », et retourne donc sur les lieux des noces barbares avec beaucoup plus d'attentes que sa mère. Ses perceptions nourrissent une étrange omniscience – « Les autres ne peuvent plus rien me dissimuler. Parce que je vois. Parce que j'entends. Davantage. Tout. » –, vérité subjective qui actionne d'inquiétants jeux de miroirs entre le passé et le présent.

Construit autour de cette nuit d'anniversaire, le roman se lit comme une très longue nouvelle, minutieusement construite. L'étrange prend le pas sur le fantastique, rappelant Poe ou Maupassant, chez qui l'insomnie, la maladie nerveuse, les paradis artificiels installent des ellipses où tout arrive sans advenir, ou le contraire. Parallèlement, l'auteur s'amuse avec les motifs de l'horreur, rencontrés si souvent, depuis Stephen King ou *le Projet Blair Witch*, où la caméra subjective expose les excursions nocturnes à

la lampe de poche. À une différence près : aucun effroi ne torture la narratrice, qu'elle soit filée par une voiture ou visitée par un spectre d'enfant. « Vieille âme » répondant à sa défunte grand-mère, par qui le drame d'hier appelle celui d'aujourd'hui, elle voue une haine féroce à la médiocrité du monde. En cela, le romancier a judicieusement exploité le dégoût des adolescents envers eux-mêmes comme envers autrui, ainsi que leur quête d'absolu, qui peut leur ouvrir des sentiers périlleux.

Le lac suggère bien sûr une riche mythologie, de Narcisse à la dame de Shalott, en passant par Nessie, Memphré et toutes les forces obscures relatées par les Amérindiens, au-delà de toute mémoire. Le « Grand Serpent » réunit ces évocations : rondeur du lac, de la lune, du ventre féminin, cycle menstruel, serpent, couleuvres... Le lecteur ressentira une certaine lassitude devant la facilité et la récurrence de l'incroyable « mystère féminin », et encore davantage devant le manque de subtilité des symboles phalliques. On se console en se disant qu'il s'agit peut-être encore ici de clins d'œil au genre. Après tout, comme Lévesque lui-même l'a souligné dans *Le Devoir* (7 avril 2017) récemment, la relation d'amour-haine entre l'horreur et la femme ne date pas d'hier... Il n'empêche que, devant une plume si belle, si fortement évocatrice, on aurait souhaité lui voir délaisser l'hommage pour s'abandonner davantage à son propre univers, sonder plus à fond la psychologie de ses personnages, donner sa propre couleur aux lieux fascinants qu'il a créés.

En ces bois profonds ne procurera pourtant pas moins au lecteur un plaisir assumé. Et une relecture immédiate permettra d'apprécier la minutie avec laquelle ont été semés les indices du dénouement, des exergues aux poèmes cités, en passant par les trous de mémoire, les gestes faussement anodins. L'apparente simplicité du récit nous emporte dans sa spirale, et s'il ne devait subsister qu'un seul prodige à ce roman, ce serait que les pages tournent toutes seules. ♦

☆☆☆

François Lévesque

En ces bois profonds

Montréal, Tête Première

2017, 187 p., 18,95 \$



Le flic était presque parfait

Stéphane Picher

Après une longue absence, Jacques Côté publie un cinquième roman mettant en scène l'enquêteur Daniel Duval. Malgré une intrigue plus mince qu'à l'habitude, le charme opère toujours.

Le polar québécois existait timidement, au tournant des années 2000, quand Jacques Côté a publié la première enquête de Daniel Duval. Depuis, l'auteur est devenu l'un des plus respectés du genre dans la Belle Province. Il faut dire que le polar lui-même a grandi à la même époque. Sa présence en librairie, autrefois presque gênée, est maintenant bien assumée. On peut dire que le polar québécois et Jacques Côté ont mûri ensemble.

Où le soleil s'éteint, son dernier livre, s'est fait attendre. Le précédent tome de la série, le quatrième, remontait à presque dix ans ! Les nombreux amateurs de Duval ont dû apprendre à patienter, Côté partageait sa plume entre de nombreux projets apparemment tous voués au succès. L'attente aura-t-elle valu la peine ? Indiscutablement.

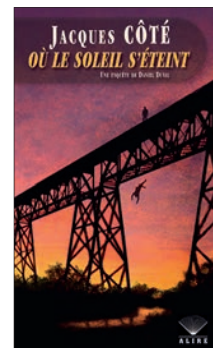
Juste une intrigue humaine au possible, menée avec un grand métier.

On retrouve toutes les qualités qui ont fait la marque et le succès de la série, et en premier lieu ce que j'appellerais son humanité. On est au plus près des personnages témoin de leurs délits et de leurs pensées, de leurs doutes et de leurs colères. Chez Côté, pas de génie du crime à la Hannibal Lecter, pas de poète tueur en série comme chez Michael Connelly. Non, plutôt des hommes et des femmes de chair et de blessures comme ceux que l'on côtoie tous les jours. À commencer par le flic, Daniel Duval, un drôle de moineau du point de vue de la construction du personnage. Plutôt qu'un alcoolique, un rebelle, un homme au passé violent qui menace de ressurgir, comme dans les cent derniers romans policiers que vous avez lus, l'auteur a choisi d'en faire un gars parfait, ou presque : un homme intelligent, travailleur, respectueux de l'autorité et fidèle, jusqu'à maintenant. En allant dès le début contre l'une des lois du genre, Côté semblait prendre un gros risque, mais il gagne son pari. Daniel Duval est aimé de ses lecteurs, parfois même adoré. Pour l'anecdote, une lectrice a déjà demandé à l'auteur de lui présenter le vrai Daniel Duval, qui malheureusement pour elle, n'existe pas.

Le roman raconte l'histoire de Benoît Ayotte, un gangster *prospect* qui vient de rater sa chance de faire le « grand club » en abattant par erreur un pauvre père de famille. Il est en cavale dans la province ; son plan est simple, trouver quelqu'un qui pourrait le cacher un moment, le temps qu'il émigre « aux États ». Mais il laisse de sanglants indices de son passage, et bientôt c'est la police qu'il a aux trousses, plus que son ancienne bande. Voilà une intrigue assez convaincante, mais ce n'est pas là la force du livre. Ce qui est frappant dans *Où le soleil s'éteint* est plutôt – je ne dirais pas la vraisemblance – mais la vérité psychologique et sociale.

Pour qui a été adolescent au début des années 1980, chaque détail paraît vrai. Les petits criminels ont l'air réels avec leur langage, leurs vêtements, leurs obsessions (leur vision des femmes !), on croirait rencontrer deux gars de mon village, ou du village voisin, dont les noms auraient été changés. Même chose avec les personnages secondaires ; on les connaît, on les admire (la belle Mireille, brillante biologiste et collègue de Duval) ou les méprise (le gros Louis, son partenaire simple et vulgaire). On est sur le même terrain que Dennis Lehane, peut-être, ou, pour faire une comparaison plus obscure, que Donald Harstad : du « polar de terrain », des histoires qu'on entend au bulletin de nouvelles parce qu'elles sont arrivées « près de chez nous ». Avec Côté, comme souvent d'ailleurs dans le polar québécois, c'est en se positionnant à hauteur humaine qu'on réussit à s'imposer, en faisant un portrait au ras du sol, impitoyablement ; *lucidement* diraient certains. En allant à l'inverse des grandes tendances commerciales du genre (chaque opus de Connelly ressemble à un fantasme de téléfilm, chaque aventure de Robert Langdon, du *Da Vinci Code*, semble avoir été écrit pour Tom Hanks), Jacques Côté et ses confrères ont fait entrer le genre dans son âge adulte.

En même temps, on dirait bien que le cycle Daniel Duval touche à sa fin. Quelques indices nous donnent à penser qu'*Où le soleil s'éteint* boucle la série de cinq titres commencée avec *Nébulosité croissante en fin de journée* (Alire, 2000) ; ce n'est pas un hasard si les deux livres (et les deux enquêtes) ont une structure semblable : d'un côté un tueur, déterminé, en colère, de l'autre un policier méthodique, sérieux, honnête. Pas de mystère sur l'identité de l'assassin, pas de surprise finale, pas de *whodunit*. Juste une intrigue humaine au possible, menée avec un grand métier. Enfin, mais c'est peut-être anecdotique, les chapitres sont tous intitulés selon des expressions consacrées de la météorologie : « ciel variable », « chaud et humide », etc. Un clin d'œil au premier titre de la série ? Cette autre ressemblance entre le premier et le dernier Duval est peut-être aussi un indice que Côté a fini de raconter ce qu'il avait à raconter ; nous préférons croire que c'est Duval qui a grandi, et que c'est à nous lecteurs de le laisser aller. Quitte à le retrouver, mûri, dans un futur que l'on espère pas trop éloigné. ♦



☆☆☆
Jacques Côté
Où le soleil s'éteint
Lévis, Alire
2017, 366 p., 21,95 \$

Les voies de la vengeance

Normand Cazalais

Jusqu'où peut-on aller pour assouvir sa vengeance, surtout quand elle a été longuement mûrie et préparée ? Deux polars parus cette année explorent ce thème par des voies fort différentes. Et tout aussi efficaces.

Amqui, d'Éric Forbes, et *Jours de haine*, d'Anna Raymonde Gazaille, relèvent en effet de deux écoles très présentes dans la littérature policière, mais dont les moyens et les langages ne se ressemblent pas du tout.

Amqui appartient au roman noir, dans le sillage des *hardboiled crime fictions* qui ont proliféré aux États-Unis dans les *pulp magazines* (*Thrilling Detective*, *Spicy Detective Stories*, *Black Mask* et autres), là où, par exemple, Raymond Chandler a fait ses classes. C'est une littérature coup de poing, dure, sans fioritures ni sentimentalisme, où l'action elle-même étoffe les personnages et densifie les intrigues. Est-ce un clin d'œil ? Le format du livre lui-même évoque celui des *pulps*.

Jours de haine emprunte un autre registre, celui du roman policier psychologique, à la manière de la très britannique P. D. James ou de la canadienne Louise Penny. S'y retrouve certes une dose de mystère, mais y priment l'analyse des tréfonds de l'âme humaine et une écriture riche en circonvolutions. Le contexte plante le décor et contribue à étoffer le déroulement de l'action. La jaquette sombre du livre se remarque par son classicisme.

Deux romans policiers, donc, où deux hommes – vite identifiés – en veulent à l'hypocrisie de leur société et jettent un regard sévère sur un monde qu'ils jugent décadent. Ils prennent les moyens adéquats, c'est-à-dire particulièrement violents, pour se venger. Les deux procèdent de la même manière expéditive : une balle dans la tête. Et malheur à qui se dressera sur leur chemin, ils connaîtront le même sort.

La vengeance a traversé l'histoire de la culture occidentale, du théâtre grec jusqu'à *Hamlet*, du *Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas jusqu'à *La mariée était en noir* de William Irish. La psychanalyse, rappelle la spécialiste en bioéthique Geneviève Delaisi de Parseval, nous informe que ce sentiment trouve souvent ses racines dans une enfance fragilisée et que de l'acte de se venger permet de retrouver l'estime de soi. C'est effectivement ce qui nourrit *Amqui* et *Jours de haine*.

Deux loups solitaires

Dans *Amqui*, Étienne Chénier, mi-trentaine, ancien libraire (métier qui est d'ailleurs celui de l'auteur), sort de la prison de Bordeaux. Il a bénéficié d'une libération anticipée, on apprendra plus tard pourquoi. Très vite, il est mêlé à des événements qui attirent sur lui l'attention des policiers, dont l'enquêteur Denis Leblanc, – archétype du policier alcoolique et bedonnant –, endeuillé par la mort de son fils. L'action se déroule d'abord à Montréal, puis à Amqui, petite ville gaspésienne de la vallée de la Matapédia. Chénier fait maison

nette, en éliminant un à un, les gens qui figurent sur sa liste. Il s'échappe chaque fois que la police pense le coincer – même un agent de la GRC qui croit le manœuvrer rate son coup. Si Éric Forbes réfère explicitement à l'écrivain Dashiell Hammett, son personnage principal agit plutôt comme s'il sortait tout droit des romans de Chester Himes.

Jours de haine juxtapose quant à lui trois histoires qui finissent par se recouper : une série de meurtres dont est soupçonné Coquel'œil – un malfrat notoire –, la disparition de l'amie de cœur d'un détective du SPVM et une enquête sur des attentats où sont, entre autres, visés des policiers. Le meurtrier recherché se révèle être un ancien militaire, un tireur d'élite qui a servi en Afghanistan. C'est un mésadapté social qui a été ballotté dans son enfance d'une famille d'accueil à l'autre. Il est débrouillard, très méthodique, rompu aux techniques de survie. De Montréal, la traque se poursuivra en plein bois, loin en Haute-Mauricie.

La poursuite, autre thème récurrent du genre, prend dans ces deux romans une dimension particulière grâce aux caractéristiques des lieux : une forme de férocité supplémentaire. Écrits dans une langue précise et de bonne tenue, leurs récits s'achèvent sur une fin ouverte où la morale bien pensante ne trouve pas son compte. Du beau travail.

Le monde du polar est d'une diversité et d'une richesse qui n'ont pas fini de s'exprimer. *Amqui* et *Jours de haine* en sont des expressions éloquentes. ♦

☆☆☆☆

Anna Raymonde Gazaille

Jours de haine

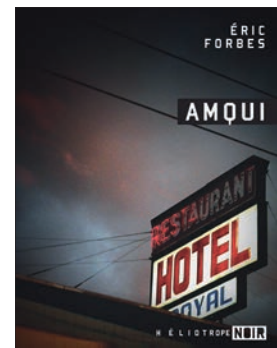
Montréal, Leméac, 2017, 256 p., 24,95 \$

☆☆☆☆

Éric Forbes

Amqui

Montréal, Hélotrope, 2017, 290 p., 22,95 \$



Amour empaillé

Ariane Gélinas

Premier roman d'un jeune auteur natif du Saguenay, *Tu aimeras ce que tu as tué* expose la hargne de Faldistoire Beauregard pour Chicoutimi. Cette colère aurait pu se déchaîner sur n'importe quelle ville, pour autant qu'elle eût été le tombeau d'une enfance et d'une adolescence honnies.

Mort à quatre ans des suites de sévices sexuels, le narrateur-enfant Faldistoire hante les vivants et réintègre son existence de jadis, continuant à fréquenter son école primaire comme si de rien n'était. Bientôt, Sylvie, Sébastien et Marie-Loup ressuscitent à leur tour dans le cimetière aux crapauds, les batraciens étant un leitmotiv du récit. Après leurs études au primaire, au secondaire et dans un collège privé, les spectres seront enfin prêts à se venger de « ceux qui les ont tués ».

Mais pourquoi ces enfants reviennent-ils à la vie ? Est-ce la conséquence de leur assassinats sordide (les victimes *arrachées* abruptement au quotidien seraient plus enclines à hanter les lieux où elles ont connu une mort brutale) ou le résultat des rituels nécromanciens de la mère de Sylvie, prétendue sorcière qui énuclée les bêtes domestiques ? L'explication est peut-être à chercher du côté de Faldistoire (son prénom aux accents prophétiques désigne le siège des évêques et des dignitaires liturgiques dans les églises), l'enfant refusant le mutisme, car « on les enterre vite, nos morts, à Chicoutimi, et c'est pour ne plus en entendre parler ». Même lorsqu'ils sont déchiquetés par la déneigeuse de Kevin Lambert...

Ce dernier, protagoniste homonyme de l'auteur, devient l'amant de Faldistoire, alors adolescent. Père du jeune Croustine, Kevin héberge le spectre de son fils. Un peu effarouché par ce père qui l'a assassiné, le fantôme âgé de trois ans continue néanmoins de porter ses pantoufles favorites. Au bout de l'une d'elles, une tête de bichon a été empaillée par son grand-père taxidermiste (qui exige d'être naturalisé après son décès pour figurer parmi ses créatures inertes).

Les adolescents-revenants, bien matériels, comme en témoignent les relations sexuelles de Faldistoire et Kevin, paraissent en définitive ressusciter à cause de la violence, pour l'incarner de manière flamboyante : « Tu es revenu d'entre les morts pour hanter mes plus beaux cauchemars. Exhibe ta cicatrice. Elle monte si haut... » Les spectres-enfants sont obnubilés par la mort et la vengeance, hormis Sylvie et Croustine, beaucoup trop jeune (mais on sent déjà poindre le fauve en lui).

La beauté des batraciens

Tu aimeras ce que tu as tué est un roman pulsionnel, instinctif, tant dans son propos que dans son écriture, émaillée de symbolique sulfureuse (les cartes de tarot, les crapauds – l'espérance est à chercher dans la quiétude des cimetières, parmi les pissenlits-mandragores nourris de chair humaine et la beauté des batraciens). Des envolées poétiques succèdent aux passages plus bruts, s'amalgamant en un récit qui se plaît à provoquer, à produire le malaise. L'histoire puise dans la fosse de la cruauté enfantine rappelant ce petit voisin qui racontait toujours de la même façon

– d'une voix atone – comment il avait fait souffrir des chats avant de les pendre. L'auteur sonde une violence qui doit être narrée. La plongée dans l'horreur est constante, six pieds sous l'herbe des nécropoles, fascinante d'authenticité et de contrastes désespérés, les personnages sont en quête de quelque chose de fort, de grand, d'infaillible, quelque chose comme une averse isolée ou une vérité de biscuit chinois, quelque chose comme un coup de poing dans le ventre, un coup de poing qui soulage et persuade qu'on est plus que le spectre de nous-mêmes.

Cependant, comme Faldistoire l'énonce, cette quête est vouée à l'échec : « Le campe achevé a perdu toutes les possibilités qu'offrait encore son chantier. » Échec que Faldistoire impute en grande partie à Chicoutimi, notamment à la fin du roman, prévisible et légèrement expédiée, plutôt *zeitgeist*. Tapageuse, la chute ne possède pas la subtilité de l'ensemble. En effet, Lambert explique peu le potentiel fantastique (la *faille*, l'imminence géographique de l'apocalypse) de sa ville d'origine, tout comme sa charge de violence. Pourquoi, somme toute, le fantastique et le post-apocalyptique prennent-ils spécifiquement pour théâtre une Chicoutimi barbare ? Cet aspect demeurera en suspens, arbitraire, et c'est dommage.

Détester ce que nous avons mis au monde

Le roman de Lambert (dont l'atmosphère intemporelle évoque par moments les récits de David Clerson, parus chez le même éditeur) fait partie des ouvrages saisissants qui nous font visiter des musées de cruautés aussi troublants que nécessaires. Ces traverses essentielles rappellent Octave Crémazie, qui écrivait dans l'une de ses lettres : « Ne vaut-il pas mieux faire sucer [aux] lecteurs la moelle des lions que celle des lièvres ? » Après tout, « l'antidote d'un poison est toujours tiré du poison lui-même ». Nul doute, Kevin Lambert signe avec *Tu aimeras ce que tu as tué* une première œuvre puissante, personnelle et kaléidoscopique, qui cisaille, *empaille* le cœur à mains nues. ♦

☆☆☆☆
Kevin Lambert
Tu aimeras ce que tu as tué
Montréal, Hélotrope
2017, 216 p., 21,95 \$



Sous le signe de Chronos

Ariane Gélinas

Torontois de naissance, Jean-Louis Trudel contribue depuis plus de vingt ans au rayonnement de l’imaginaire québécois. Traducteur, critique, il est aussi l’auteur d’une œuvre fictionnelle conséquente qui regroupe vingt-huit livres et une centaine de nouvelles.

D’entrée de jeu, Jean-Louis Trudel précise l’orientation de son *Petit guide de la science-fiction au Québec*, il fait office de défricheur :

Aucune étude d’ensemble ne s’est encore penchée sur la place de la science-fiction dans la culture québécoise alors qu’elle alimente ses visions de l’avenir, révèle ses projets de société et témoigne de ses arrimages à la modernité.

L’écrivain et chercheur s’applique à brosser un portrait de la science-fiction québécoise, tant du côté des romans que des nouvelles, parues en périodiques, en collectifs ou en recueils. Trudel n’évacue pas les septième et neuvième arts, soucieux d’offrir un ouvrage qui se veut le plus exhaustif possible, dans une langue accessible.

Abolir les limites

Bien qu’il soit pertinent de détailler l’historique du genre, la place accordée aux écrits d’avant la Seconde Guerre mondiale semble très imposante (plus du tiers du livre). Avant d’aborder les années 1970 et leur effervescence, Trudel s’attarde dans trois des sept chapitres sur les œuvres publiées avant 1930. Il inclut plusieurs auteurs français prisés de l’époque, notamment Jules Verne, que sembler affectionner l’essayiste. Trudel collige et critique méthodiquement l’ensemble des parutions influentes d’avant 1945. Ces dernières attestent souvent d’un questionnement récurrent de la science-fiction québécoise en émergence : « Qu’est-ce que le Québec ferait s’il disposait de moyens presque illimités ? »

Le fervent d’anticipation rétro y trouvera maintes pistes de lecture (personnellement, il me tarde de plonger dans *L’impératrice de l’Ungava*, d’Alexandre Huot, qui décrit Orsavage, empire des Innus et Inuits, financé par l’exploration aurifère !). Nombre d’œuvres fondatrices sont mâtinées de politique, puisque « les débuts de la science-fiction au Québec se confondent avec les prémices d’une vie littéraire canadienne-française ».

Éclatement du silence

La science-fiction québécoise « connaît son heure de gloire durant une période qui coïncide en grande partie avec la carrière d’[Élisabeth] Vonarburg », et débute à l’époque de la naissance de la revue *Requiem* (1974, renommé *Solaris* en 1979 pour échapper à une inévitable messe des morts ?), du premier congrès Boréal (1979 aussi) et de la parution du *Silence de la cité* (1981) de Vonarburg. À partir de ce jalon, qui correspond au cinquième chapitre, le rythme s’accélère, et les œuvres présentées sont davantage survolées. Dommage collatéral prévisible : des absents sont à signaler, telle Francine Pelletier et sa trilogie *Le sable et l’acier*.

Autre invisible de cette chronologie : l’éditeur Six Brumes, qui célèbre cette année son seizième anniversaire, soit seulement cinq ans de moins qu’Alire, principale maison d’édition spécialisée en littérature de genre au Québec. Par contre, les récits de Michèle Laframboise, ontarienne depuis quinze ans, sont commentés, alors que Trudel avait annoncé dans l’introduction qu’il mettrait de l’avant les auteurs ayant vécu dans la province pendant la majorité de leur période « active ». L’écrivaine apparaît aussi dans la brève chronologie des dates importantes de la science-fiction québécoise figurant en annexe, pour avoir remporté en 2001 le prix Cécile-Gagnon.

Quoique la minutie de l’auteur soit perceptible, certaines informations paraissent de surcroît quelque peu datées, comme si le travail de recherche remontait parfois à quelques années – et non à 2016-2017 (le cas échéant, il aurait été bienvenu de le spécifier dans l’avant-propos). L’essayiste mentionne par exemple que la revue *Brins d’éternité* obtient des subventions d’instances universitaires pour améliorer la qualité de ses numéros, subventions que le périodique ne reçoit plus depuis 2011 et qui ne sont pas à l’origine de son évolution vers la professionnalisation. Enfin, les citations ne sont pas référencées, ce qui contribue à faire du *Petit guide de la science-fiction au Québec* une publication essentiellement destinée au néophyte curieux plutôt qu’au spécialiste. Les professeurs y trouveront néanmoins des pistes enrichissantes pour enseigner le genre.

Arborescences

Il était cependant plus que temps – la science-fiction étant après tout maîtresse des paradoxes de Chronos – qu’un guide paraisse, signé par un expert du domaine. Avec sa présentation visuelle sobre et claire, il s’agit d’une publication phare pour qui souhaite découvrir les ramifications et l’arborescence du genre en territoire québécois. En attendant un éventuel « Guide du fantastique au Québec au XX^e et XXI^e siècles », qui appartient – pour l’instant – à la science-fiction...♦

☆☆☆
Jean-Louis Trudel
*Petit guide de la science-fiction
au Québec*
Lévis, Alire
2017, 174 p., 19,95 \$

